

Daniel Creutz, M.A. a fait des études de philosophie et d'histoire à Fribourg-en-Brisgau, Cracovie et Naples. Depuis 2005 il prépare une thèse sur la théorie de l'histoire phénoménologique-herméneutique à partir de Johann Gustav Droysen et Paul Ricœur dans les archives Husserl à Fribourg-en-Brisgau. D'octobre 2007 jusqu'à février 2008 il a travaillé au Fonds Ricœur à la classification des documents autour « La mémoire, l'histoire, l'oubli ». La présentation suivante est la transcription d'un exposé prononcé lors du séminaire doctoral de novembre 2007, et dont le caractère oral a été conservé et les notes délibérément évitées.

Contact : daniel,creutz@philosophie.uni-freiburg.de

Théorie critique de l'histoire selon Droysen et Ricœur

par Daniel Creutz (Husserl-Archiv / Universität Freiburg i. Br.)

Avec la présentation suivante, je voudrais bien vous donner un bref résumé de ma démarche interprétative et des idées qui dominent mon travail de recherches. Une telle concentration sur la démarche générale a pour conséquence une réduction nécessaire des positions traitées à une description plutôt schématique. Je vais me référer, surtout à Ricœur en peu de mots mais seulement à la fin bien qu'il soit – comme vous allez le remarquer – au cœur de mon travail.

J'espère cependant que la discussion qui suit nous donne la possibilité de discuter aussi des questions en détail. Comme vous pouvez le voir au titre, il s'agit dans mon travail d'une esquisse systématique d'une « Théorie critique de l'histoire » qu'il faut encore préciser : précision, que je vais apporter en partant des œuvres de Johann Gustav Droysen (1808 -1884) et de Paul Ricœur (1913-2005). Comme vous le savez au moins *ex negativo* Droysen ne joue presque aucun rôle dans des contextes philosophiques – surtout en France – et il y a des indices pour que Ricœur qui ne cite Droysen qu'une seule fois (TR, III), le connaissait seulement de seconde main malgré son intérêt profond pour l'histoire de l'herméneutique. Pour moi cette présentation, au milieu de fins connaisseurs de Ricœur, me donne une chance importante d'apprendre si « l'union forcée » que j'effectue représente effectivement un usage forcé de la pensée de Ricœur ou si, comme je le pense, elle se justifie par son projet proprement philosophique.

Pour ne pas trop vous fatiguer je voudrais bien me limiter à expliquer en trois étapes les composants qui sont contenus dans le titre de mon exposé : dans un premier temps, je me demande pourquoi une *Théorie* critique de l'histoire pourrait encore avoir de l'importance sur le plan philosophique après la dépréciation historique et systématique de la *Philosophie* de l'histoire hégélienne. Dans un deuxième temps, je présenterai les bases de la théorie de l'histoire de Droysen (« Historik »), qui était un élève de Hegel qui, cependant, a conduit à

l'institutionnalisation de l'histoire comme science contre l'hégémonie philosophique de son maître. Dans un troisième temps, je donnerai quelques éléments de réponse à la question suivante : comment l'intérêt de Ricœur pour les catégories fondamentales de la connaissance historique depuis « La métaphore vive » (1975) et « Temps et Récit » (1983-85) prend place dans ce cadre et peut même l'élargir décisivement ?

I

La nécessité présumée de penser de nouveau philosophiquement l'histoire résulte de deux considérations. La première – on pourrait l'appeler *existentielle* – résulte de la connaissance initiale que l'usage de l'histoire, l'image que nous nous faisons de notre passé et que nous transmettons sous la forme de narrations, déterminent décisivement notre autoportrait – soit dans le public soit dans le cadre privé. Nous le savons bien par nos expériences quotidiennes que nous avons par la narration de nos biographies, que toute narration de l'histoire est soumise à différentes interprétations. Nous pouvons raconter des événements qui semblent être les mêmes, à partir d'autres conditions initiales, nous pouvons donner de l'importance à d'autres épisodes, bref, nous pouvons les raconter autrement – pas pour raconter n'importe quelle fables, surtout quand d'autres personnes nous entourent et dont la biographie est liée à la nôtre. Mais comment peut-on saisir exactement cette marge ouverte et en même temps limitée ? Sur quelles conditions précédentes (anthropologiques) l'intérêt humain est fondé en ce qui concerne son histoire ? Jusqu'à quel horizon pourrait-il et devrait-il s'étendre ? Qu'est-ce qui est important, qu'est-ce qui ne l'est pas ? De quels moments devrait-on se souvenir et qu'est-ce qui peut-on même oublier ?

Ces premières questions indiquent déjà les domaines qui sont à examiner par la théorie de l'histoire à développer : pour donner une réponse sur le fonctionnement et la portée de la connaissance historique, il faut sortir d'une théorie de la connaissance (ou épistémologie). La question des racines de l'intérêt de l'histoire humaine demande alors une enquête au niveau ontologique (ou anthropologique). Le dernier réquisit de la théorie de l'histoire cependant est orienté selon une théorie de l'action, donc une théorie proprement éthique. Car les représentations historiennes orientent la compréhension de soi au niveau public et personnel mais dirigent aussi les options d'actions des acteurs politiques et c'est pourquoi la marge d'interprétation de la connaissance historique devient une marge d'action. Contre Nietzsche et avec Ricœur on pourrait dire que le « faire de l'histoire » des historiens trouve une continuation directe dans le « faire l'histoire » du citoyen.

Si on veut s'approcher de ces questions concernant la portée et valeur de la connaissance historique philosophiquement, et c'est à dire également, toujours et d'abord : dans une perspective historique, dans une discussion critique avec la tradition d'où viennent les termes et les formes des pensées qui sont à notre disposition, alors on rencontre une tradition qui est devenue elle-même énormément suspecte. Et c'est ici la deuxième raison pour laquelle s'impose un renouvellement philosophique du sujet de l'histoire et qui réside dans ce qu'on pourrait nommer *l'histoire des réceptions philosophiques de l'histoire*. La philosophie de l'histoire dans son sens expressif est une apparition moderne qui atteint dans les philosophies de l'histoire classiques et idéalistes son point culminant en tant que philosophie fondamentale qui interprète spéculativement la nature, le sens et le cours du procès de l'histoire. Mais au même moment, cette philosophie fondamentale est critiquée avec acharnement pour ses bases métaphysiques d'une raison absolue. Depuis cette époque, la lutte argumentative contre la surcharge rationnelle des constructions des systèmes idéalistes fait toujours partie du *topoi* des réflexions philosophiques sur l'histoire. C'est pourquoi sa décomposition peut être examinée dans une grande partie comme une histoire critique de la philosophie matérielle de l'histoire. Un tel travail d'attention à l'empreinte historique de la pensée est nécessaire, et il faut le toujours refaire : mais si on aborde principalement de façon négative le phénomène de l'histoire si important pour la vie humaine effectuée, ce n'est vraiment pas du tout satisfaisant sur le plan systématique.

De fait, il existe des démarches théoriques qui *renoncent* intentionnellement à Hegel, et qui déplacent l'accent de l'analyse philosophique de la compréhension totale de l'histoire à une recherche des *conditions* de la compréhension de l'histoire : ce sont les essais herméneutiques comme ceux de Dilthey, du « jeune » Heidegger et de Gadamer. Bien sûr il faut différencier entre ces positions mais on peut dire que par leur tentative de ramener directement toute sorte de représentation de l'histoire au dynamisme de la vie, à une temporalité du « Dasein » déterminé par le propre « être-pour-la-mort » ou à une « conscience-de-l'histoire-des-effets » qui est toujours déjà là, ils excluent à la fin la dimension épistémologique et également éthique de leur disposition de plus en plus ontologique. Bien qu'ils donnent des idées importantes sur le niveau ontologique, leurs démarches ne peuvent pas offrir un cadre général pour une théorie de l'histoire laquelle, à cause de son point de départ épistémologique, doit chercher intentionnellement à s'entretenir avec les sciences. Comme Ricœur l'exprimait déjà début des années cinquante :

« Le philosophe n'a pas ici de leçons à donner à l'historien ; c'est toujours l'exercice même d'un métier scientifique qui instruit le philosophe. Il nous faut donc écouter d'abord

l'historien quand il réfléchit sur son métier, car c'est celui-ci qui est la mesure de l'objectivité qui convient à l'histoire, comme aussi c'est ce métier qui est la mesure de la bonne et de la mauvaise subjectivité que cette objectivité implique. » (HV (1955), p.25)

II

Nous trouvons la première autoréflexion concernant le travail de l'historien et ses bases justement dans l'« Historik » de Droysen, un cours qu'il a régulièrement tenu entre 1857 et 1882 et qui a été complété constamment et n'a pas encore été présenté jusqu'à présent dans une édition critique intégrale. La vue rétrospective sur Droysen est intéressante parce qu'il personnifie une position dans l'histoire de l'herméneutique qui n'est pas encore déterminée par l'aporie de l'herméneutique concrétisée plusieurs fois par Ricœur. Cette aporie, qui concerne la concentration de plus en plus ontologique et l'orientation universelle de l'herméneutique, renvoie à l'incapacité de se référer à un niveau épistémologique et d'intégrer des techniques critiques d'interprétation.

La question principale de l'« Historik » est : « Comment les activités (« Geschäfte ») deviennent-elles une histoire (« Geschichte ») ? Le domaine des activités n'est pas à subsumer sous les lois de la nature, mais il est structuré par des actions humaines orientées vers le futur et qui ont comme conditions, le passé et l'initiative actuelle. L'action humaine s'effectue toujours dans une zone de communauté et dans ses réalités symboliques – Droysen parle de « systèmes de signes » - l'individu est né et on peut le subdiviser en famille, langue, état, religion etc. Dans cette zone, des intentions d'actions diverses se croisent et entrent en collision les unes avec les autres mais elles forment ensemble les « constructions et les mouvements du monde moral », la véritable réalité historique des activités, sur laquelle l'histoire se concentre comme recherche et représentation. Dans ce sens, c'est par sa *réflexion* sur l'état intermédiaire de ces références historiques que l'histoire diffère des recours au passé qui ont lieu également dans la vie quotidienne par la mémoire et la narration qui, souvent, par ce processus *Brusque et inattendu* emportent une compréhension changée du présent : « Les recherches historiques supposent la réflexion que le contenu de notre « soi » est également devenu un contenu entremis, un résultat historique. Le fait de l'entremise est le souvenir (anamnesis) ». C'est seulement si elle rompt avec cette compréhension directe et effective du monde par un acte de réflexion sur les moments divers de l'entremise, que l'histoire peut devenir une science.

L'explication de ces moments entremis devient la méthode spécifiquement historique, qui doit complètement s'adapter aux caractéristiques du matériel historique. Mais celui-ci ne

peut pas être identique aux « activités » elles-mêmes qui, dans leur exécution, sont complètement passées. Uniquement celles qui sont restées présentes comme mémoire ou sous formes de « vestiges », donc qui sont encore en vigueur, valent comme point de départ des recherches historiques. Cette indication sur l'ancrage nécessaire dans le présent est d'autant plus forte que, comme le dit Droysen, il s'agit déjà – quand on parle de mémoire ou de vestiges – de perceptions entremises du passé (« perceptions de perceptions »). L'historien ne peut ni atteindre une opinion qui dépasse le temps et qui est « objective » de ce qui est passé, pas plus qu'il ne peut mener l'application de sa méthode en vue d'une connaissance sûre et certaine. D'où la pression pour un travail sans interruption que Droysen impose à l'historien. Sa méthode, c'est de « comprendre en faisant des recherches ».

En faisant des recherches la compréhension directe du monde entre en relation circulaire avec l'opération d'examiner, de clarifier et de présenter ses conditions historiques. C'est pourquoi Droysen peut distinguer de « l'acte de compréhension » « un *mécanisme logique* de comprendre » et peut caractériser le procès de comprendre soit de manière synthétique soit de manière analytique. L'« Historik » divise les phases analytiques de la connaissance historique en phases singulières bien qu'elles ne forment pas une suite linéaire puisqu'elles se modifient et se corrigent réciproquement. En détail Droysen distingue une phase de l'« *Heuristik* » où une question bien formulée est posée aux mémoires et vestiges transmis. La « question historique » – même quand elle s'impose intuitivement, même quand les raisons qui la sous-tendent sont obscures, et donc qu'elle reste le plus proche de l'acte direct de la compréhension – elle reste dans le noir dans sa motivation et alors reste le plus - doit être expliqué par l'histoire parce qu'elle prend déjà une première décision quelles sortes de vestiges choisis comme source pour trouver une réponse. Dans une deuxième phase, une phase de « *Critique* », on examine les vestiges en question par rapport à leur authenticité fondamentale, à leur contexte temporel ainsi qu'à leurs lacunes. Il faut évaluer la relation du matériel présent par rapport aux facultés dont il y a des témoignages et estimer aussi l'« exactitude » selon la probabilité de la reproduction, ainsi que l'estimation de sa coloration personnelle et conditionnée. La phase de l'« *Interprétation* » qui est très important pour Droysen suit la critique. C'est alors le devoir de l'historien d'interpréter le matériel bien choisi en ce qui concerne l'opinion de la « réalité historique » dans toute sa complexité et de reconstituer le complexe des facultés de la volonté humaine auxquelles se réfèrent ces expressions dans leur totalité. Le but doit être d'approfondir sa compréhension du mouvement du « monde moral », c'est-à-dire une compréhension en relation et en direction des facultés qui forment un ensemble non conforme aux intentions de l'individu. En ce qui concerne le

contenu, le travail de reconstruction de l'interprétation est mené par une « *Systématique* » qui retient quelques éléments de la philosophie de l'histoire idéaliste et les exprime comme points de vue dominants. Avec l'utilisation de cette série de questions, le mécanisme logique de comprendre change subitement en compréhension et les exactitudes trouvées seront transformées par l'interprétation en « vérité historique ». Dans cette théorie des « pouvoirs moraux », sont traitées des formes de la sociabilité humaine et du procès vérifiable en eux du développement historique, dans lequel l'esprit qui distingue l'homme et qui crée la culture se manifeste et dans lequel la liberté humaine peut se réaliser. Cependant un savoir absolu du but final du mouvement moral est constamment hors d'atteinte pour l'homme. Après Droysen, l'homme ne traite plus de la question de la « spéculation » mais uniquement des recherches pour une histoire sédimentée de la liberté humaine : une histoire qui peut initier des actions en concrétisant les faits accomplis et qui continue cette liberté sous des conditions changées. Au savoir historique est finalement ajouté après Droysen une fonction de *l'émancipation* et de *la pratique* : seule une reconstruction du changement historico-social qui débouche sur les conditions de vie actuelles de l'historien et de son public mène à un savoir ouvert sur les expériences de libertés actuelles et sur les chances également fondées historiquement de leur réalisation.

Mais pour pouvoir apercevoir quelque chose qui ait comme finalité l'information publique, l'historien doit présenter dans une dernière phase de l'« *Apodeixis* » sa compréhension du passé. En fonction du sujet, du public et de l'intention, Droysen distingue dans sa *typologie* de l'écriture historique quatre formes de présentation : et leur signe commun devrait être d'organiser l'histoire interprétée qui avance comme suite d'évènements importants et de raconter « les recherches comme un récit de fait dans la « *Mimesis* » de son être ». Dans cette phase l'histoire déborde même son domaine parce que ce qui est raconté « peut s'élargir seulement dans la fantaisie du lecteur » où elle prend du relief, et où elle exerce un effet.

III

Depuis Droysen – mais auquel malheureusement il est très peu fait référence directement – on a approfondi dans de larges discussions quelques aspects de la compréhension historique. On a attaché de l'importance au rôle de la narration dans le procès de la connaissance historique et à la fonction de mémoire et du souvenir qui indiquent déjà chez Droysen le point de départ des recherches historiques. Mais, considérablement fragmentés, dépourvus de lien, ces élargissements épistémologiques menés à bien par ces discussions demandent à être

rassemblés dans le cadre d'une théorie systématique de l'histoire. Cette théorie a pour tâche d'examiner dans ces discussions, l'origine, les traditions et les suppositions implicites des dualismes (subjectivité *versus* objectivité, mémoire vivante *versus* histoire, compréhension *versus* explication, etc.) et dichotomies qu'elles avancent, et d'ouvrir ainsi *un troisième chemin* qui peut enrichir les conclusions des différentes positions sans les considérer comme des faits absolus.

Je pense que pour résoudre cette tâche l'œuvre tardive de Ricœur peut servir d'excellent guide. Cependant, pour ce qui concerne certains points, cet ensemble de textes doit être mis en relations avec ses publications de départ (notamment « La Philosophie de la volonté » (1950-60) ; « Histoire et vérité » (1955) et également « Le conflit des interprétations » (1969)). La structure de base d'une théorie de l'histoire établie grâce au détour effectué par Droysen ne sert pas seulement comme socle fondamental et comme guide de réflexions systématiques mais ouvre aussi, et surtout, *une possible* vision cohérente des publications de Ricœur. Ricœur lui-même a toujours refusé la publication de ses œuvres comme si elles étaient le fait d'un corpus cohérent puisque, pour lui, chacune d'entre elles répondent à de nouveaux problèmes, mais en reconnaissant que chaque nouveau livre a été aussi poussé par les lacunes des livres précédents, il a permis à l'interprète de pouvoir chercher de nouvelles lignes de continuité. Et en effet, si on jette un coup d'œil sur l'œuvre tardive de Ricœur en fonction des prémisses présentées et en connaissant les sujets et la structure de l'« Historik » de Droysen, alors son herméneutique devient lisible comme une « Historik » *renversée*. Car d'abord, Ricœur part d'une « transposition poétique » des « activités » dans l'histoire ; transposition qui se réalise dans l'action de la narration ; et « activités » qu'il a tout simplement nommées « actions ». Ainsi il se trouve dans le domaine de la représentation historique, mise en scène par Droysen, laquelle n'est plus comprise typologiquement et ainsi limitée dans son indépendance, mais entre dans le cadre d'une « *poétique de la narrativité* ». Le but qu'il s'assigne est de mettre en relation expérience temporelle et narration, monde et texte, œuvre et réalité, les uns avec les autres respectivement, au lieu de les mettre en opposition (comme par exemple la sémiotique narrative) ou de réduire simplement l'une de ces structures à l'autre (comme c'est le cas dans les esquisses phénoménologiques de Wilhelm Schapp et David Carr). Ensuite, Ricœur s'adresse à une phénoménologie de la mémoire ce qui remplace alors la narration comme *paradigme* de la connaissance historique et des sciences historiques. Au cœur de cette initiative réside la fondation d'une culture de la « juste mémoire » qui, précisément parce qu'elle prend au sérieux l'histoire avec son travail de « remémoration, répétition et

perlaboration » (Freud), peut s'adresser à la grande tâche d'une reconnaissance de l'autre en elle et à une tâche, encore plus grande, celle du « pardon difficile ». Finalement, je voudrais bien montrer – suivant quelques autocorrections cachées de Ricœur – que ce *changement de paradigmes* n'est pas seulement dû à une réorientation thématique mais résulte nécessairement des exigences d'une théorie de l'histoire critique.

Dans sa théorie de la narration, qui tire son fondement de l'adaptation productive de la notion fondamentale de la poétique d'Aristote, de la « Mimesis », laquelle était déjà considérée par Droysen comme caractéristique unissant la diversité des présentations historiques, Ricœur montre le monde de l'action humaine comme étant divisé en trois parties. C'est seulement parce que nous avons une première compréhension divisée de ses structures de sens, de ses ressources symboliques et aussi de son caractère temporel que nous pouvons raconter et comprendre des histoires. L'expérience a alors une structure pré-narrative, dont les éléments demandent une formation narrative, dans laquelle ils deviennent expressément thématiques bien que, dans la transposition, ils subissent une transformation. Car dans l'acte de configuration narrative, les éléments hétérogènes de la sémantique de l'action ainsi que les expériences temporelles, surtout dissonantes, seront portés dans le cadre d'une histoire arrangée où prévalent des traits de consonance. Pour que la dynamique de configuration puisse arriver à son but et que les opinions schématisées par la narration puissent être concrétisées, alors il faut supposer un changement réciproque du texte et du hors-texte dans l'acte de lire à un troisième niveau. Dans cet acte, la réception des relations du monde du texte provoque une *refiguration* du monde d'action du lecteur : sa capacité à pouvoir être lu symboliquement ainsi que ses structures temporelles seront enrichies et transformées avec de nouvelles significations. Mais aussi, le lecteur lui-même ressort transformé de la lecture ; son auto-compréhension ainsi que ses options d'actions s'en trouvent changés. La haute concentration sur ce domaine d'*entrecroisement* entre le monde du texte et le monde du lecteur permet à Ricœur de développer par la suite le concept d'*identité narrative* de personnes et communautés, qui représente une réponse à la question fondamentale du « Qui » nécessaire à l'attribution des actions. Ainsi, au centre de l'identité narrative, figurent toutes les histoires collectives, publiquement effectives – qu'elles soient factuelles ou fictionnelles –, dont une culture de mémoire fait le récit pour obtenir un autoportrait capable d'offrir une orientation d'actions et d'être la condition pour pouvoir tenir des promesses malgré les changements temporels, pour pouvoir se souvenir des dettes, et enfin pour pouvoir demander le pardon et, réciproquement, de l'accorder aux autres.

Si des identités narratives se composent par un entrecroisement de narrations fictionnelles et factuelles dans la refiguration des auto-imaginaires humains et des imaginaires du monde, alors l'état spécifique des narrations de l'histoire s'obscurcit dans notre culture de mémoire. Une « *histoire critique* », demandée par Ricœur, qui contrariait la solidification mythique d'imaginaires d'identités collectives, ne peut pas être suffisamment justifiée. En dernier lieu, c'est exactement cette lacune de la théorie de la narration qui constitue la raison pour laquelle Ricœur, dans un nouveau cours, se dirige vers une phénoménologie de la mémoire comme paradigme des sciences historiques. Car la mémoire, qui est « du passé » (tel est le principe théorique d'Aristote concernant la mémoire, souvent cité par Ricœur) devient, avec son moment de reconnaissance et de demande de certitude qui lui est propre, l'idéal d'une science historique qui envisage une reconstruction du passé, car le moment de la reconnaissance lui reste refusé. Ce sont justement les phases de la connaissance historique précédentes la représentation scripturale que nous connaissons de Droysen et que Ricœur subdivise en suivant l'exemple de Michel de Certeau en une phase documentaire et une phase d'explication / compréhension qui cherche à équilibrer la reconnaissance manquante. Dans ces phases, la science de l'histoire se sépare de la mémoire, mais seulement pour agir sur elle, en retour, dans le cadre de la formation sociale de la mémoire. Donc, on peut supposer une *dialectique* entre mémoire et histoire, qui a son lieu dans la mémoire collective appartenant à une culture de mémoire. Une *fonction de correction* pour nos narrations sociales qui consiste, d'une part, à faire de nos promesses non tenues dans le passé des options de notre initiative actuelle et, d'autre part, à relier dans une zone d'imagination l'horizon de nos espérances à celui de nos expériences communes, ne peut être exercée par l'histoire que si celle-ci est devenue une « *histoire critique* » par le détour d'une réflexion permanente de ses bases. Alors, cette exigence d'une histoire critique implique nécessairement celle d'une théorie systématique et critique de l'histoire.